
PH.-J. ROUX

SA VIE. -- SES ŒUVRES.

Par M. le Docteur DIONIS DES CARRIÈRES.

(Séance du 14 novembre 1869).

MESSIEURS,

Il est, je crois, dans le but et aussi dans les usages de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne, d'inscrire dans ses annales la biographie des hommes qui, à différents titres, ont jeté quelque éclat sur notre département.

Parmi eux, Roux, notre compatriote, a une place incontestable, et son nom, dans l'histoire de notre art, restera à jamais attaché à une des utiles conquêtes de la chirurgie moderne. Aussi, la Faculté de médecine et la Société de chirurgie ont rendu à sa mémoire le tribut qu'elle méritait. J'ai donc tout lieu de m'étonner qu'après quinze ans il n'ait pas encore trouvé ici son historien, soit parmi ses anciens condisciples, soit parmi les praticiens qui ont été ses élèves ou ses amis. Voulez-vous me permettre d'essayer de combler

Sc. hist.

cette lacune ? Aussi bien j'ai pour sa mémoire une dette de reconnaissance à acquitter, dette suffisante pour qu'elle me rende cette tâche agréable, et pas tellement grande qu'elle doive m'enchaîner et arrêter ma liberté de critique.

D'ailleurs, Roux, qui avouait ses erreurs et ses fautes avec une bonne foi et une probité scientifique qui lui ont mérité l'admiration de ses contemporains et concilié la sympathie de ses lecteurs ; qui ne craignait pas, par ses aveux, de donner prise à la calomnie, malgré les inimitiés ardentes qui le poursuivaient ; qui, de son vivant, provoquait le jugement de ses pairs, n'a jamais pu redouter celui de la postérité.

Philibert-Jean Roux, vous le savez, est né à Auxerre, en 1780, dans une maison située place de l'Hôtel-de-Ville, n° 2, près de la rue Fécauderie. Son père, qui exerçait la profession de chirurgien, était dur pour lui, et la maison paternelle lui aurait semblé un bien triste séjour, s'il n'avait trouvé près d'une excellente belle-mère des adoucissements à cette sévérité. Sa nature vive, enjouée, oublieuse du mal, lui rendait ce joug plus supportable qu'à un autre. C'est ainsi qu'il vint jusqu'à quatorze ans, suivant les cours de notre collège de Bénédictins, où il avait alors pour professeur notre grand Fourier, qui devint plus tard son ami, et Dom Rosman pour lequel il professa toute sa vie le plus grand respect.

Avec un maître qui n'était pas très fort latiniste, si j'en crois ce que dit Malgaigne (1), on comprend combien durent

(1) Fourier, invité par Bonaparte à lui traduire, au pied des Pyramides, le fameux parallèle de Lucain entre César et Pompée, ne put jamais en venir à bout (Malgaigne, éloge de Roux, (1853).

laisser à désirer ses études, qu'il fut obligé de compléter plus tard et non sans succès.

A quatorze ans, son père, chirurgien de l'hôpital, l'initia à la pratique de la petite chirurgie, mais comme le goût de la dissipation paraissait l'emporter chez son élève sur l'amour de l'étude, ce fut avec satisfaction qu'il obtint pour lui, à quinze ans et demi, une commission d'officier de santé de 3^{me} classe pour l'armée de Sambre et Meuse.

Son bagage scientifique était mince, et l'on peut dire que Roux était un chirurgien improvisé. Il avait tout à apprendre, et nul doute que, comme tant d'autres placés à cette époque dans des conditions diverses, comme l'illustre Larrey par exemple, il ne se fut élevé à la hauteur des circonstances, s'il fut resté dans les camps. Il partit donc le cœur content, heureux comme on l'est à quinze ans, et ses souvenirs de jeunesse lui sont toujours restés chers. Que de fois ceux qui l'ont approché l'ont entendu parler de ses camarades d'armée et d'ambulance, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de jeunes gens de l'Yonne ! Là, il se lia avec M. Lesseré, notre compatriote, qui était sous-officier et qui devait plus tard conquérir une honorable position commerciale dans notre ville.

Le traité de Campo-Formio, imposé à l'Autriche par les succès du général Bonaparte, et le licenciement des armées qui en fut la conséquence, rendirent Roux à la liberté. De retour dans ses foyers, après 48 mois d'absence, il fallait songer à se créer une carrière. Son père l'envoya donc à Paris avec un budget de 50 fr. par mois, qui lui sembla bien léger dans maintes circonstances, et qui aurait été pour lui l'occasion de grands embarras, si sa belle-mère, sa seconde providence, ne fût venue à son aide. Elle poussa le dévoue-

ment, une fois, jusqu'à simuler le désir de faire un voyage à Paris. Comme elle était malade, un peu hypocondriaque, Roux père y consentit, dans l'espoir qu'un peu de distraction apporterait quelque modification à cet état nerveux. La pauvre femme, arrivée à Paris, s'enferma dans la chambre du jeune étudiant en médecine, vivant le plus économiquement qu'elle pouvait, et laissant à celui qu'elle regardait comme son fils tout l'argent qu'elle avait apporté pour son plaisir. Tant de dévouement ne devait pas être perdu pour elle; Roux s'en montra toujours reconnaissant, et il l'entoura d'une sollicitude filiale dans ses vieux jours.

Mais ce goût de la dissipation, cet amour pour le plaisir, allait trouver un contre-poids dans son esprit enthousiaste, son amour pour le beau et le grand. Il connut Bichat, et ce fut le commencement de sa fortune.

A l'époque où nous sommes arrivés, la vieille Faculté de médecine de Paris, celle qui se faisait appeler illustrissime, avait disparu, comme tant d'autres institutions du temps passé. L'Ecole de santé l'avait remplacée et les professeurs appelés à la composer paraissaient animés d'un souffle nouveau. Fourcroy et Vauquelin édifiaient la chimie sur les traces de Lavoisier. Chaussier, savant anatomiste imbu des idées cartésiennes, disait que la *science devait faire table rase du passé*, comme si la médecine, qui est une science d'observation, qui ne peut rien que par l'observation, pouvait se passer de l'expérience des siècles précédents; autant dire qu'un astronome ne doit croire qu'aux révolutions des astres dont il a été témoin. On oubliait trop, à cette époque de fièvre générale, le premier aphorisme du vieillard de Cos: « *Vita brevis, occasio præceps, observatio difficilis.* » Pinel publiait sa Nosographie méthodique, qui fit révolution dans la méde-

cine et devait, pendant 30 ans, servir de guide à tous les praticiens. Enfin, à côté d'eux, comme professeur particulier, Bichat, notre grand Bichat, immortalisait son nom et jetait le plus grand lustre sur la science française.

Savant anatomiste, profond physiologiste, par-dessus tout esprit généralisateur, Bichat, chercheur infatigable, ouvrait aux savants des mines inépuisables que la médecine de nos jours exploite encore. En vain des hommes d'un mérite relatif ont voulu s'intituler chefs d'école, en vain on s'est servi de ce mot copié de l'antiquité pour élever sur le piédestal des individualités qui ont jeté quelque éclat sur la médecine; tous n'ont été que les continuateurs de Bichat, des astres secondaires gravitant dans son orbite. Aussi, s'il m'était donné d'écrire l'histoire de la médecine au XIX^e siècle, c'est ce grand nom de Bichat que j'inscrirais au frontispice.

On conçoit donc, quand on a connu la vivacité d'esprit de Roux, combien cette jeune imagination dut s'enflammer au contact d'un pareil homme. C'était un compatriote, Hay, de Toucy, préparateur de Bichat, qui l'avait mis en rapport avec lui. Bientôt il eut occasion de remplacer Hay, et depuis cette époque, Roux et Bichat ne se quittèrent plus. Toute la journée on travaillait et on recueillait les matériaux de l'ouvrage que Bichat rédigeait la nuit. Parfois, Roux, dont les goûts littéraires s'étaient développés, arrachait le grand physiologiste à sa tâche pour entendre quelque chef d'œuvre de la scène classique.

Ce travail en commun, ces recherches dans un champ encore inexploré, la société perpétuelle d'un homme de génie devaient influencer considérablement sur l'avenir de Roux, et lui aussi aurait pu dire :

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait des Dieux. »

Quatre années s'écoulèrent ainsi dans cette vie d'intimité et de labeur, mais la mort qui enleva Bichat à 30 ans (1802), comme Pascal, comme Raphaël, comme tant d'autres, laissa bientôt Roux abandonné à lui-même. Il était assez grand pour se suffire, et il le prouva.

Bichat laissait inachevé son ouvrage d'*Anatomie descriptive*; il le termina; l'amphithéâtre particulier allait se trouver fermé faute de professeur, l'élève remplaça le maître. Ce ne fut pas là une petite tâche, car Bichat ne professait pas seulement l'anatomie, il enseignait encore la physiologie, et Roux avait tout à apprendre dans cette science. Mais il mit en pratique cette recommandation de notre célèbre Barthez : « Voulez-vous connaître une science, enseignez-là. », et la nuit il apprenait la leçon qu'il devait faire le lendemain. Grâce à un travail opiniâtre, Roux suffit à tout. L'amphithéâtre fut ouvert à l'époque ordinaire et eut la même affluence d'auditeurs. Il enseignait, publiait et concourait à la fois.

Déjà, l'année précédente, il avait remporté le premier prix de l'Ecole pratique sur des compétiteurs comme Bayle, Bertin et Buisson, au grand étonnement de Roux père qui, toujours défiant et ne pouvant croire ce qu'on lui disait des progrès de son fils, fit exprès le voyage de Paris pour s'en assurer.

L'année suivante, quelques semaines après la mort de Bichat, il avait disputé à Dupuytren, dans un concours, la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu. Grâce à cette heureuse institution du concours, née de l'esprit de justice et d'égalité qui avait soufflé par toute la France, Roux avait désormais un théâtre pour se produire, et l'administration était assurée contre un mauvais choix. Dans certaines épreuves, il s'était montré supérieur à son redoutable compétiteur,

et son échec même l'avait mis en relief. Aussi, en 1807, cinq ans plus tard, le préfet de la Seine, Frochot, qui n'avait pas oublié le talent dont il avait fait preuve, le nomma-t-il chirurgien en second de l'hôpital Beaujon.

Durant cette année (1803), Roux publia le dernier volume de l'*Anatomie descriptive* de Bichat et le *Traité des Maladies des Voies urinaires* de Desault, corrigé et annoté; il subit aussi sa thèse inaugurale intitulée : *Coup d'œil sur les Sécrétions*.

Il resta très peu de temps à l'hôpital Beaujon. En 1810, il passa à la Charité, où Boyer, qui l'avait pris pour gendre, se le fit adjoindre comme chirurgien en second. C'est là que s'écoulèrent les vingt années les plus brillantes de sa vie médicale. Son ardeur, son enthousiasme pour tout ce qui était nouveau étaient tempérés par le calme un peu sceptique de l'expérimenté Boyer, et aussi, il faut le dire, par son attachement suranné aux pratiques de l'ancienne Académie de chirurgie. Ce désaccord n'était pas sans causer plus d'un tiraillement. Deux fois cependant Roux détermina Boyer à pratiquer la ligature de l'artère fémorale pour des anévrysmes du creux poplité qui guérissent.

En 1812, un concours, célèbre entre tous et dont j'ai maintes fois entendu parler, s'ouvrit à la Faculté de médecine pour la chaire de médecine opératoire. Les concurrents s'appelaient Dupuytren, Roux et Marjolin. Ce fut un des plus brillants; Dupuytren l'emporta, mais quel lustre n'en rejaillit pas sur ses rivaux, sur Roux surtout, qui eut pour sujet de thèse : *des Resections*, question qu'on connaissait à peine et dont il fit plus tard une de ses études de prédilection.

Ce ne fut que huit ans après, en 1820, que les portes de la Faculté lui furent ouvertes et qu'il obtint la chaire de pa-

thologie chirurgicale, vacante par la démission de Percy. Il avait 40 ans et déjà il avait en partie parcouru sa carrière.

En 1813, il avait publié ses deux premiers volumes de *Médecine opératoire*, qui font regretter que les deux autres n'aient pas paru, quoiqu'il en ait dit ; puis en 1815, sa *Relation d'un voyage à Londres*, qui fit une grande sensation dans le monde chirurgical, et, en 1819, il communiquait à l'Institut un fait de guérison de division congénitale du voile du palais. Il avait découvert la *Staphylorrhaphie*.

Depuis 1820 Roux marcha de succès en succès ; en 1830 il passa à la chaire de clinique chirurgicale. En 1834, les portes de l'Académie des Sciences, qui lui avait préféré Dupuytren et Larrey, lui furent ouvertes à la mort de Boyer, son beau-père, en même temps qu'il devint chirurgien en chef de la Charité.

Tout lui souriait. Roux, dont la clientèle était lucrative, était au comble des honneurs. En 1835, la mort de Dupuytren, qu'il fut appelé à remplacer à l'Hôtel-Dieu, le laissa un instant seul sur la scène. Mais, *uno avulso, non deficit alter*, et il ne tarda pas à voir surgir un rival dans son successeur à la Charité, Velpeau, dont les cours cliniques attiraient une grande affluence d'auditeurs. De plus, son arrivée à l'Hôtel-Dieu allait lui susciter, l'envie aidant, plus d'un déboire. Il se vit moins entouré. La grande ombre de Dupuytren semblait faire un vide autour de lui. Je me suis laissé dire par un contemporain, qui est devenu plus tard professeur à la Faculté, que les élèves internes, dans leur enthousiasme pour le maître qui n'était plus, avaient enlevé le fauteuil sur lequel il avait coutume de s'asseoir quand il professait, et ce ne fut que plus tard, quand Roux eut conquis leur estime et leur sympathie, que, mus par un retour de justice, si commun chez la

jeunesse, ils rapportèrent solennellement ce fauteuil à la place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Un des grands promoteurs de cette petite agitation, et qui vit encore, était destiné à une illustration européenne et à une fortune sans pareille dans les fastes de la chirurgie française. Roux, il faut le dire, avait été mal servi par les circonstances; ses débuts à l'Hôtel-Dieu n'avaient pas été heureux; beaucoup d'opérations avaient été pratiquées sans succès. Peut-être, désireux de montrer tout d'abord son habileté de main, n'avait-il pas assez espacé ses opérations et avait-il accumulé trop de blessés dans les mêmes salles.

Quoiqu'il en soit, la fortune changea pour notre compatriote dont le talent et le mérite devaient triompher de l'envie et de la médisance. La faveur publique lui revint bientôt, et il se vit entouré d'une foule de médecins français et étrangers, avides de le voir pratiquer ces opérations qu'il avait soit vulgarisées, comme les résections où il excellait, et la ligature des artères par la méthode de Hunter; soit perfectionnées, comme la *Périnéorrhaphie*, ou inventées comme la *Staphylorrhaphie*.

Sa grande urbanité, son aménité, sa bienveillance lui conciliaient la sympathie de tous ceux qui l'approchaient. Il semblait qu'il n'eût plus rien à désirer. Mais qui n'a pas à désirer? Lui, qui avait tant souffert d'être soumis à la tutelle de Boyer, à la Charité, lui dont l'impatience et le génie chirurgical avaient gémi de l'autorité sous laquelle le tenait son beau-père, s'en prenait à regretter la multiplicité des services chirurgicaux dans une administration hospitalière qui devait suffire aux besoins d'une ville de 1,500,000 âmes et ne pouvait voir, à l'Hôtel-Dieu même, son ancien élève Blandin, suivi déjà d'un nombreux cortège, ériger clinique contre clinique. Ce dépit, cet amour, non pas de l'autorité,

il n'était pas autoritaire, mais de la position suprême, perce dans les écrits qu'il nous a laissés. Dans son second volume de chirurgie, il se plaint de ne plus faire autant de ligatures d'artères qu'il en faisait à la Charité et en cherche diverses explications, parmi lesquelles il n'oublie pas de mentionner cette extension des services hospitaliers.

Pendant près de vingt ans, Roux resta chargé de la clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu, durant lesquels, entouré de l'affection de ses élèves, il se vit comblé d'honneurs et de marques de considération. Il présida l'Académie de médecine deux fois et il était désigné pour présider l'Institut en 1854, quand le jour même où il se rendait pour jouir de cette honneur suprême des savants, la mort vint lui donner son premier avertissement. Il fut obligé de s'arrêter; trois mois après, une nouvelle attaque d'hémorrhagie cérébrale l'emporta, le 23 mars 1864, à l'âge de 74 ans.

Ainsi se termina cette vie si bien remplie. Depuis sa jeunesse jusqu'au dernier jour, Roux ne cessa de travailler. Aussi, quand on songe aux fonctions qu'il a occupées, aux discussions auxquelles il a pris part, quand on se rappelle qu'il ne dédaignait pas les distractions mondaines ou artistiques, on se demande par quel énergique effort, par quel heureux emploi de son temps, Roux a pu arriver à collectionner toutes les nombreuses notes qui ont été trouvées après sa mort, à publier tout ce qui a paru sous son nom. Outre de nombreux articles dans le *Dictionnaire encyclopédique de médecine* en 30 volumes, Roux a publié une foule d'ouvrages dont je me contenterai de vous citer les principaux :

1° Divers mémoires d'Anatomie et de Physiologie de 1800 à 1803.

2° Des annotations au traité des Maladies des Voies urinaires, de Desault (1803).

3° Sa Thèse intitulée : *Coup d'OEil physiologique sur les Sécrétions*, 1803.

4° Le quatrième volume de *l'Anatomie descriptive* de Bichat.

5° Deux mémoires sur les *Fractures et les Avantages de l'adhérence du poumon aux parois de la poitrine*.

6° Sa Thèse sur la *Resection*, thèse de concours pour la chaire de médecine opératoire, en 1812, ouvrage précieux encore à consulter.

7° *Nouveaux Eléments de Médecine opératoire*, tome 1^{er}, en deux parties. On doit regretter que les deux autres volumes qui devaient le compléter n'aient pas paru. Le style est clair, élégant, sans prétention ; l'auteur se complait dans des détails où il expose les idées émises dans différents mémoires publiés les années précédentes sur le traitement des anévrysmes, la continuité de l'inflammation, le mode de réunion des plaies. Les questions qui y sont traitées le sont complètement.

8° En 1815 parut sa *Relation d'un voyage fait à Londres, en 1814 ou Parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française*.

Bien écrit et d'une façon attrayante, comme Roux savait écrire, cet ouvrage, lu par tous, fit une profonde sensation. C'est, pour employer une expression en usage, qu'il répondait à un véritable besoin. Nos grandes guerres terminées, la génération qui nous a précédés allait tourner son activité du côté des travaux de la paix et procéder aux recherches qui l'ont amenée à des découvertes incomparables. Je passe sur la meilleure entre toutes, l'application de la vapeur, pour ne parler que de celles qui concernent notre profession : la

Lithotritie et l'Auscultation. On avait soif de connaître, et Roux plus qu'un autre; il avait ce feu sacré que possédaient certains savants des temps passés et qui les poussait à venir misérablement, à pied, et des contrées les plus lointaines, étudier dans les universités célèbres.

Aussitôt les communications rétablies entre la France et l'Angleterre, Roux se rendit à Londres et s'en revint un mois après, un peu confus de la supériorité des chirurgiens anglais, dont son orgueil national l'empêcha cependant de convenir. C'est là qu'il connut le célèbre Asthley Cooper, W^m Laurence, à qui plus tard il devait dédier un de ses ouvrages, Abernethy, Ch. Bell, Brodie, Travers et tant d'autres. Là, tout est nouveau pour lui, tout l'étonne : ces petits hôpitaux, dont les salles étroites n'ont pas l'*aspect imposant des nôtres* (ce qui n'empêchera pas que plus tard on réclamera en France une disposition semblable, des pavillons séparés, l'isolement des malades, etc.), l'heure insolite des visites, le mode d'enseignement de la chirurgie, ce peu de soins préliminaires dans les opérations, qui forme un contraste si frappant avec les habitudes méticuleuses des chirurgiens français. Mais l'admiration vient quand il les voit entreprendre ces grandes opérations devenues célèbres et que plus tard il a vulgarisées chez nous. Devant lui, A. Cooper pratique une ligature de l'artère iliaque externe, il lui montre chez un marchand de fer, vaquant aux durs travaux de la maison, un homme de peine à qui il a pratiqué une ligature de la carotide primitive pour un anévrisme de cette artère, et Roux, désormais converti à la méthode de Hunter, renoncera à la vieille méthode de l'ouverture du sac anévrisimal avec la ligature des bouts supérieur et inférieur. Il assiste à une résection articulaire, il apprend à traiter les ulcères par l'application

de bandages circulaires adhésifs, et il voit, à sa stupéfaction, couper les fils à ligature près du nœud pour faciliter la réunion immédiate des plaies.

Où l'orgueil national reprend le dessus, c'est quand il voit les chirurgiens anglais traiter les fractures par la demi-flexion du membre, et qu'il constate, comme conséquence, une grande quantité de cals difformes ou de fausses articulations; c'est quand lui, Roux, le premier opérateur de son époque, assiste à une amputation de jambe qui dure une demi-heure, depuis le premier coup de couteau jusqu'au dernier trait de scie! Cette lenteur britannique lui donne le vertige, et, malgré son extrême politesse, on voit percer dans son style toute l'impatience qui l'animait à juste titre. « En général, dit-il, les chirurgiens anglais sont impassibles à l'excès, mais presque tous opèrent avec trop de lenteur. »

Dans la relation de son voyage, Roux se livre plus d'une fois à des critiques d'un grand sens pratique et il ne dédaigne pas d'intercaler quelques observations qui lui sont propres, soit sur les tumeurs fongueuses sanguines, soit sur les retrécissements de l'urètre. On y voit qu'il acquit encore des notions précieuses sur le mode d'étranglement des hernies crurales par le fascia crébriforme, les caractères du testicule syphilitique, etc.

Cet ouvrage ne fut pas seulement utile pour les nouveautés qu'il publiait, mais encore par la voie qu'il ouvrait. Il rétablissait les communications scientifiques entre les deux royaumes, qui avaient été interrompues pendant 20 ans; il inspirait à tous le désir de s'approprier promptement les découvertes des autres nations.

La science, Messieurs, est cosmopolite, elle ne connaît pas les démarcations établies par la politique ou la nature,

et elle ne rencontre plus d'obstacles à sa diffusion que dans l'ignorance des langues vivantes, où se trouvent beaucoup d'entre nous, et aussi dans l'attachement conservateur et entêté de notre vieux corps universitaire à des habitudes surannées. L'érudition, aujourd'hui, ne se borne plus à connaître ce qui a été publié en France, mais encore en Allemagne, en Italie, en Angleterre et aux Etats-Unis. Aussi, bien heureux ceux qui ont pu s'approprier quelques-unes de ces langues étrangères ! Combien gémissent d'avoir passé huit ans sur les bancs de l'Université, et de n'en avoir rapporté qu'un peu de latin, qui leur est bien inutile, aujourd'hui que le latin n'est pas la langue universelle des savants.

Ce livre eut une autre action encore. Non seulement, il développa le goût de l'étude, mais aussi il suscita à Roux des imitateurs, désireux comme lui, d'observer sur place. C'est à un voyage scientifique de cette nature que nous devons aujourd'hui une révolution dans l'administration hospitalière, une application plus intelligente des lois de l'hygiène, une connaissance plus approfondie des maladies miasmatiques. C'est à un voyage semblable que l'ovariotomie doit de ne plus être restée dans l'oubli parmi nous.

9° En 1825, Roux fit paraître un mémoire sur la *Staphylo-orrhaphie*, qui n'était que la reproduction amplifiée de la communication qu'il avait faite à l'Académie des Sciences en 1819. Tous les hommes du métier connaissent l'histoire du docteur Stephenson, savent comment ce jeune docteur, originaire du Canada, venant prendre congé du professeur Roux, au moment de retourner dans son pays, fut plaisanté par celui-ci sur le ton nasillard et embarrassé de sa parole, et sur la cause qu'il lui attribuait ; comment, après avoir été détrompé par Stephenson, qui lui affirma que son affection

était congénitale et nullement syphilitique, Roux, ayant remarqué que les deux portions de la luette et du voile du palais, dont l'écartement causait cette difficulté de langage, se rapprochaient dans certains moments, annonça à l'instant même le projet de remédier à cette infirmité par une suture à points passés; comment Stephenson, y ayant consenti, l'opération fut faite et exécutée le lendemain, sans bruit, dans le plus grand secret, en présence d'un ami sûr, de crainte des médisances en cas de revers; comment, enfin, après cinq jours d'un mutisme absolu, le jeune docteur canadien, qui était resté tout ce temps sans boire ni manger, put articuler quelques sons et reconnaître que sa guérison était assurée. Aussi, ce fut lui-même qui, six semaines après, lut son observation devant l'Académie des sciences, et plus tard, il enseigna l'anatomie au collège de Montréal.

Ce résultat fit sensation, comme vous le pensez, et ne manqua pas de lui susciter des envieux. Richerand, habile écrivain, mais très médiocre chirurgien, publia dans son *Histoire des progrès de la Chirurgie* d'indignes calomnies contre notre compatriote; les journaux allemands insinuèrent que Roux aurait bien pu connaître les tentatives faites infructueusement et à l'aide d'un tout autre procédé par Grafe de Berlin. Roux répondit à ces accusations avec l'indignation d'un honnête homme, sur d'autres points dédaigna de se justifier, et le temps qui apaise bien des passions, aidé de l'opinion publique, le laissa en possession sans conteste de sa belle découverte et avec la gloire impérissable d'avoir attaché son nom à une des plus utiles conquêtes de la chirurgie. Bien plus, Grafe, de Berlin, qu'on lui opposait, finit par lui rendre justice dans une circonstance solennelle, quelques années après.

De tous les points de la France, de la Belgique et de la

Suisse, on lui envoyait des malades pour les opérer et, à la fin de sa carrière, dans un ouvrage résumant sa pratique et publié après sa mort par les soins de la Société de chirurgie, Roux, comptait jusqu'à 104 staphylorrhaphies pratiquées par lui. ~

10° A côté de la staphylorrhaphie il faut mentionner son *Mémoire sur la restauration du Périnée* chez la femme. A cette époque, on pouvait compter jusqu'à quatre les succès obtenus pour remédier à la déchirure du périnée. Par l'application de la suture enchevillée, Roux arriva à modifier heureusement le procédé opératoire et obtint des résultats avantageux. Il réussit treize fois sur dix-neuf, ou, pour être plus exact, chez treize malades sur dix-sept, puisque deux furent opérées une seconde fois. Il faut, pour apprécier le mérite de ce perfectionnement opératoire, connaître la situation triste et malheureuse des pauvres femmes en proie à cette répugnante infirmité. Aussi, j'estime, que par son procédé de périnéorrhaphie qui est tombé dans le domaine public et qui est appliqué par le plus modeste praticien, Roux a rendu, pour le moins, autant de services à l'humanité que par sa découverte de la staphylorrhaphie.

11° Enfin, Roux avait publié encore une foule de mémoires, dont l'énumération serait trop longue ici, malgré notre désir d'être complet, sur les Exostoses, les Tumeurs fongueuses sanguines, l'emploi de l'éther et du chloroforme, la Paracentèse du thorax, les Blessures par armes à feu, les Anévrismes, le Trépan, les Résections, les Restaurations de la face, les Fractures, les Polypes utérins, la Luxation des vertèbres cervicales, le Strabisme, et il se disposait à réunir en un seul faisceau toutes ces observations, tous ces mémoires si variés; il songeait à faire connaître le résultat de sa vaste expérience, et il avait

mis déjà la main à cette œuvre intitulée : *Quarante années de pratique chirurgicale*, quand la mort vint le frapper avant qu'il l'eut terminée.

12° Ce grand œuvre devait avoir quatre volumes, peut-être six, car Roux n'aimait pas à s'enfermer dans les limites d'un cadre tracé d'avance, et préférait laisser toute liberté à sa plume comme à son imagination. Voilà pourquoi il ne fit jamais d'ouvrage didactique, voilà pourquoi la lecture de ses mémoires est si attrayante. Deux seulement ont paru ; le premier, après avoir été entièrement ou à peu près revu par lui ; le second a été publié d'après les notes manuscrites qu'il a laissées, par les soins d'une commission de la Société de chirurgie. On peut dire, Messieurs, que c'est une véritable perte pour la science. Peu d'ouvrages de chirurgie sont aussi intéressants ; on y suit le praticien à chaque pas. Là, pas de détails oiseux, pas de prétention au pédantisme. Des faits, et encore des faits s'y trouvent accumulés, et Dieu sait s'il en avait à citer, quand on songe que, depuis 1811, pas un malade n'avait passé dans ses salles sans que son observation succincte ou plus ou moins détaillée n'ait été recueillie par lui.

Dans le premier volume dédié à William Laurence, chirurgien de l'hôpital Saint-Barthélemy à Londres, il traite de la *chirurgie réparatrice*, de la restauration de la face, des lèvres, des paupières, des joues, du palais, du périnée, de la vessie. Il traite toutes ces questions avec une clarté, une précision, un bon sens remarquables. Il est si compétent, il a pratiqué tant de fois ces opérations ! Comme il le dit : « Il ne s'agit pas ici d'un ouvrage didactique de longue haleine où il faut entrer, pour remplir le cadre qu'on s'est tracé, dans bien des détails oiseux, et reproduire d'une façon plus

Sc. hist. • 9

« ou moins bien déguisée ce qu'on trouve dans les ouvrages
« du même genre qui ont précédé, t. I, page xi. »

Au contraire, il est à l'aise et sur son terrain en racontant ses mémoires. Là, tout est original, il n'emprunte rien à personne, et pour donner plus d'essor à sa nature primesautière et impatiente du joug, c'est sous forme épistolaire qu'il écrit.

Dans le deuxième volume, Roux traite des anévrismes et des hémorragies. Peu de volumes sont aussi riches de faits. Et puis avec quelle bonne foi il avoue ses erreurs, avec quelle franchise il raconte qu'il a coupé l'artère fémorale en ouvrant un abcès, avec quelle émotion il exprime ses regrets quand il a perdu un malade à la suite d'une opération. La vérité, voilà sa devise. Jugez-en plutôt. Il parle d'un blessé qui est mort pendant une amputation :

« Cet événement, qui a porté pendant quelques instants
« l'affliction dans mon âme, j'ai cru devoir le raconter. Je
« m'en serais encore moins abstenu, si j'avais eu à confesser
« quelque erreur ; il n'est jamais entré dans ma pensée qu'on
« pût sacrifier les intérêts de la science à ceux de l'amour-
« propre » (Blessés de juillet, Roux, 1830). On respire, à la lecture de ces pages, un parfum d'honnête homme.

Pour moi, j'ai lu les deux volumes, publiés sous son nom, avec un véritable attrait, et je regrette profondément que les deux autres volumes, dont les notes étaient complètes, n'aient pas été édités tels quels.

Roux a tracé une voie dans laquelle il avait déjà de rares prédécesseurs ; il serait à désirer qu'il eût de nombreux imitateurs. Combien la science et l'humanité profiteraient à de telles publications ! Combien ces ouvrages seraient préférés par le véritable praticien à ces traités didactiques qui s'accu-

mulent dans les bibliothèques sans être lus, ne sont que la reproduction les uns des autres, et, au lieu d'être le produit de l'expérience, ne sont souvent que les élucubrations de la jeunesse.

Ajoutez, Messieurs, que ces deux derniers volumes de Roux sont écrits avec élégance et d'un beau style. Notre compatriote était lettré ; pressé par un vif désir de savoir, il avait complété ses études littéraires, qui lui étaient indispensables pour soutenir de nombreuses épreuves dans la langue latine. Il nous reste de lui divers discours prononcés dans les séances solennelles des Facultés ; ou lors de l'inauguration des statues élevées à la mémoire de ses collègues, de Larrey, entr'autres, qui ne manquent pas d'un certain mérite.

Chose étonnante ! il parlait avec peu de facilité. Il était verbeux, diffus, accumulait épithètes sur épithètes, et dans ses derniers jours se livrait souvent à des digressions qui lui faisaient perdre de vue le sujet principal. Cette imperfection de langage, qui nuisit à son enseignement, ne contribua pas peu au désagrément qu'il éprouva en arrivant à l'Hôtel-Dieu, où son prédécesseur se faisait remarquer par une parole nette, claire et précise.

Mais il rachetait ce défaut par une habileté opératoire sans égale. Sa supériorité dans Paris était incontestable, et je n'ai connu, parmi ses contemporains, qu'un seul homme, Jobert, qui pût lui être comparé. Il faut dire, Messieurs, que ce qui paraît une grande qualité aux yeux du monde, en est une médiocre pour les hommes du métier. Hâtez-vous lentement, est une maxime aussi sage en littérature qu'en chirurgie, en chirurgie surtout, où chaque opération est accompagnée d'incidents grands ou petits, tout-à-fait imprévus, et je vous étonnerai beaucoup en vous disant que nos plus grands chirurgiens n'ont pas été nos plus brillants opérateurs.

Roux, si vif, si causeur dans la vie ordinaire, devenait calme, silencieux durant une opération ; il était tout à son patient. Aussi, poussait-il ce devoir jusqu'au dévouement, jusqu'au sublime. Un jour qu'il pratiquait une opération de trachéotomie, le sang coulait dans les bronches et menaçait de produire la suffocation ; sans perdre de temps, Roux saisit une sonde qu'il introduisit dans la plaie, et par l'autre extrémité exerça des suctions répétées pour enlever le liquide asphyxiant. Cette belle action, qui eut pour témoins une nombreuse assistance transportée d'admiration, n'a pas besoin de commentaire.

Il ne se montra pas seulement dévoué pour ses malades, il fut encore plein de sollicitude pour les siens, et obligeant jusqu'à la générosité pour ses élèves.

Pendant longtemps il entoura des soins les plus tendres sa femme et sa fille, qu'il eut la douleur de perdre. Quant à ses élèves, il était toujours heureux de leur être utile, et pour certains d'entr'eux il se montra aussi affectueux qu'un père. Ecoutez ce récit, que j'emprunte à Malgaigne, son éminent biographe, et vous en jugerez vous-mêmes : « J'ai reçu de « M. Layraud, ancien externe sous Roux, et aujourd'hui officier desanté de Paris, une lettre également honorable pour « le maître et pour l'élève. En 1827, dit M. Layraud, M. Roux « faisait par intérim le service de l'hôpital de perfectionnement « où j'étais externe. L'argent me manquait, et j'allais être « forcé de renoncer à mes études et de retourner dans mon « pays. M. Roux me fit donner un logement dans l'hospice « et, pendant dix-huit mois, il m'assura une somme de « cinquante francs par mois, et me faisait faire de temps à « autre un pansement ou une saignée en ville pour ménager « mon amour-propre. C'est ainsi que j'ai pu continuer mes

« études et me fixer à Paris où, depuis plus de vingt-cinq
« ans, je me suis fait une position heureuse et honorable,
« que je dois à M. Roux. »

Roux aimait l'exactitude chez ses élèves et prêchait d'exemple. Levé de grand matin, il consacrait au travail les premières heures du jour, et arrivait régulièrement à l'hôpital à 8 heures, dans une tenue irréprochable, pour commencer une journée de labeur.

Cet homme, qui était doué de si précieuses qualités, avait son défaut, et, selon moi, un défaut capital ; il opérait trop vite et trop souvent ; trop souvent, parce qu'il ne comptait pas assez sur les ressources de la nature ; trop vite, par ce qu'il comptait trop sur celles de l'art. De là, bien des revers, bien des mécomptes, qui furent exploités contre lui. Cette tendance, qui a longtemps dominé parmi ses contemporains, devait amener une réaction ; l'Ecole de la chirurgie conservatrice s'est fondée et est aujourd'hui dans toute sa splendeur.

Roux avait aussi son petit ridicule. La nature ne l'avait pas fait beau ; il était affecté d'un strabisme de l'œil droit ; mais elle avait racheté cette imperfection physique en lui donnant une physionomie vive et intelligente. Néanmoins, Roux ne voulait pas convenir de son infirmité et n'en convenait que pour attester qu'il était guéri. A force d'exercer l'œil strabique, il était parvenu à modifier quelque peu la rétraction musculaire ; mais la fortune, et aussi son génie chirurgical lui réservaient de plus beaux succès opératoires.

Ici se termine, Messieurs, la tâche que je me suis imposée et qu'aurait dû remplir une plume plus autorisée que la mienne. Mais l'écrivain élégant, le brillant opérateur, le chirurgien ingénieux et hardi, l'homme plein de dévouement pour les

siens et pour ses malades, dont le temps, qui efface le souvenir des médiocrités et des réputations usurpées, met de plus en plus en relief les éminentes qualités, devait-il rester dans la pénombre, où il semble comme oublié depuis de longues années, et cela dans sa ville natale, dans la cité qu'il a illustrée?

Je ne l'ai pas pensé, et les traditions de notre Société, et aussi l'amour de mon honorable profession m'ont poussé à réparer, autant que j'ai pu, cette longue injustice,

Le nom de notre compatriote est désormais attaché à l'histoire de la Staphylorrhaphie, et aura sa place dans une biographie universelle. Grâce à Roux, la science a progressé ; il a bien mérité de l'humanité.

C'est donc avec raison que la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne l'a revendiqué un jour, par l'organe de son président, comme une des gloires du département. Peut-être doit-on s'étonner que la ville qui l'a vu naître ne s'en soit pas montrée plus fière. Une modeste plaque de marbre, accolée le long de la façade de la maison Maure, rappelle le lieu où naquit Roux ; mais ni la place, ni la rue ne portent son nom. C'est bien peu, Messieurs, pour un bienfaiteur de l'humanité. Naguère, vous éleviez une statue au génie des batailles et aussi, j'en conviens, au patriotisme et à la grandeur d'âme représentés par le maréchal Davout ; est-ce que l'art de conserver les hommes, le dévouement à ses semblables, représentés par Philibert Roux, qui fut un maréchal de la science, trouveraient moins de crédit dans notre intelligente cité?
